

LES FÂCHEUX

COMÉDIE

REPRÉSENTÉE SUR le Théâtre du Palais-Royal.

MOLIÈRE

1662

LES FÂCHEUX

COMÉDIE

REPRÉSENTÉE SUR le Théâtre du Palais-Royal.

Par J.B.P MOLIÈRE

À PARIS, Chez GUILLAUME DE LUYNE, Libraire juré, au
Palais, dans la Salle des Merciers, à la Justice.

M. DC. LXII.

Représenté pour la première fois à Vaux, le 6 août ; à
Fontainebleau le 27 ; et à Paris, sur le Théâtre du Palais
Royal, le 4 novembre 1661.

AU ROI.

SIRE,

J'ajoute une scène à la comédie ; et c'est une espèce de fâcheux insupportable, qu'une homme qui dédie un livre. Votre majesté en sait des nouvelles plus que personne de son royaume, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle se voit en butte à la furie des épîtres dédicatoires. Mais, bien que je suive l'exemple des autres, et me mette moi-même au rang de ceux que j'ai joués, j'ose dire toutefois à VOTRE MAJESTÉ que ce que j'en ai fait n'est pas tant pour lui présenter un livre, que pour avoir de lui rendre grâces du succès de cette comédie. Je le dois dire, SIRE, ce succès qui a passé mon attente, non seulement à cette glorieuse approbation dont votre majesté honora d'abord la pièce, et qui a entraîné si hautement celle de tout le monde, mais encore à l'ordre qu'elle me donna d'y ajouter un caractère fâcheux dont elle eut la bonté de m'ouvrir les idées elle-même, et qui a trouvé partout le plus beau morceau de l'ouvrage. Il faut avouer, SIRE, que je n'ai jamais rien fait avec tant de facilité, ni si promptement, que cet endroit où votre majesté me commanda de travailler. J'avais une joie à lui obéir qui me valait bien mieux qu'Appollon et toutes les muses ; et je conçois par là ce que je serais capable d'exécuter par une comédie entière, si j'étais inspiré par de pareils commandements. Ceux qui sont nés dans un rang élevé peuvent se proposer l'honneur de servir votre majesté dans les grands emplois ; mais pour moi, toute la gloire où je puisse aspirer, c'est de la réjouir. Je borne là l'ambition de mes souhaits ; et je crois qu'en quelque façon ce n'est pas être inutile à la France que de contribuer en quelque chose au divertissement de son roi. Quand je n'y réussirais pas, ce ne sera jamais un défaut de zèle ni d'étude, mais seulement par un mauvais destin qui suit assez souvent les meilleures intentions, et qui sans doute affligerait sensiblement, SIRE, de VOTRE MAJESTÉ le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur,

J.P.B. MOLIERE.

PRÉFACE

Jamais entreprise au théâtre ne fut si précipitée que celle-ci ; et c'est une chose, je crois, toute nouvelle, qu'une comédie ait été conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de l'Impromptu, et en prétendre de la gloire, mais seulement pour prévenir certaines gens qui pourraient trouver à redire que je n'aie pas mis ici toutes les espèces de Fâcheux qui se trouvent. Je sais que le nombre en est grand, et à la Cour, et dans la ville, et que, sans épisodes, j'eusse bien pu en composer une comédie de cinq actes bien fournis, et avoir encore de la matière de reste. Mais, dans le peu de temps qui me fut donné, il m'était impossible de faire un grand dessein, et de rêver beaucoup sur le choix de mes personnages et sur la disposition de mon sujet. Je me réduisis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'Importuns ; et je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon esprit, et que je crus les plus propres à réjouir des augustes personnes devant qui j'avais à paraître : et, pour lier promptement toutes ces choses ensemble, je me servis du premier noeud que je pus trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvait être mieux, et si tous ceux qui s'y sont divertis ont ri selon les règles ; Le temps viendra de faire imprimer mes remarques sur les pièces que j'aurai faites, et je ne désespère pas de faire voir un jour, en grand auteur, que je puis citer Aristote et Horace. En attendant cet examen, qui peut-être ne viendra point, je m'en remets assez aux décisions de la multitude, et je tiens aussi difficile de combattre un ouvrage que le public approuve, que d'en défendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sache pour quelle réjouissance la pièce fut composée ; et cette fête a fait un tel éclat, qu'il n'est pas nécessaire d'en parler : mais il ne sera pas hors de propos de dire deux paroles des ornements qu'on a mêlés avec la Comédie.

Le dessein était de donner un ballet aussi ; et, comme il n'y avait qu'un très petit nombre choisi de danseurs excellents, on fut contraint de séparer les entrées de ce ballet, et l'avis fut de les jeter dans les Entre-Actes de la Comédie, afin que ces intervalles donnassent temps aux mêmes baladins de venir sous d'autres habits ; de sorte que, pour ne point rompre aussi le fil de la pièce par ces manières d'intermèdes, on avisa de les coudre au sujet du mieux que l'on put, et de ne faire qu'une seule chose du ballet et de la comédie : mais comme le temps était fort précipité, et que tout cela ne fut pas réglé entièrement par une même tête, on trouvera peut-être quelques endroits du ballet qui n'entrent pas dans la Comédie aussi naturellement que d'autres. Quoi qu'il en soit, c'est un mélange qui est nouveau pour nos théâtres, et dont on pourrait chercher quelques autorités dans l'Antiquité ; Et comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut servir l'idée à d'autres choses qui pourraient être méditées avec plus de loisir.

D'abord que la toile fut levée, un des acteurs, comme vous pourriez dire de moi, parut sur le théâtre en habit de ville, et, s'adressant au roi avec le visage d'une homme surpris, fit des excuses en désordre de ce qu'il se trouvait là seul, et manquait de temps et d'acteurs pour donner à sa majesté le divertissement qu'elle semblait attendre. En même temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde à vue ; et l'agréable naïade qui parut dedans s'avança au bord du théâtre, et d'un air héroïque prononça les vers que Monsieur Pelisson avait faits, et qui servent de Prologue.

ACTEURS

ÉRASTE, amoureux d'Orphise.
LA MONTAGNE, valet d'Éraste.
ALCIDOR, fâcheux.
ORPHISE.
LISANDRE, fâcheux.
ALCANDRE, fâcheux.
ALCIPPE, fâcheux.
ORANTE, fâcheux.
CLIMÈNE, fâcheux.
DORANTE, fâcheux.
CARITIDÈS, fâcheux.
ORMIN, fâcheux.
FILINTE, fâcheux.
DAMIS, tuteur d'Orphise.
L'ÉPINE, valet de Damis.
LA RIVIÈRE, et deux autres valets d'Éraste.

Personnages du Ballet.

JOUEURS du MAIL, du premier acte.
CURIEUX, du premier acte.
JOUEURS de BOULE, du second acte.
FRONDEURS, du second acte.
SAVETIERS et SAVETIÈRES, du second acte.
Un JARDINIER, du second acte.
SUISSES, du troisième acte.
QUATRE BERGERS, du troisième acte.
BERGÈRE, du troisième acte.

La Scène est à Paris.

PROLOGUE

Le théâtre représente un jardin ordonné de terme et de plusieurs jets d'eau.

UNE NAIÏADE, sortant des eaux dans une coquille.

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand roi du monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il, en sa faveur, que la terre ou que l'eau
Produisent à vos yeux un spectacle nouveau ?
5 Qu'il sache, ou qu'il souhaite, il n'est rien d'impossible
Lui-même n'est-il pas un miracle visible ?
Son règne, si fertile en miracles divers,
N'en demande-t-il pas à tout cet univers ?
Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,
10 Aussi doux que sévère, aussi puissant que juste ;
Régler et ses états et ses propres désirs ;
Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaisirs ;
En ces justes projets jamais ne se méprendre ;
Agir incessamment, tout voir et tout entendre ;
15 Qui peut cela peut tout : il n'a qu'à tout oser,
Et le ciel à ses vœux ne peut rien refuser.
Ces termes marcheront, et, si Louis l'ordonne,
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dedone.
Hôtesse de leurs troncs, moindres divinités,
20 C'est Louis qui le veut, sortes, nymphes, sortez ;
Je vous montre l'exemple : il s'agit de lui plaire.
Quittez pour quelque temps votre forme ordinaire,
Et paraissons aux yeux des spectateurs
Pour ce nouveau théâtre autant de vrais acteurs.

Plusieurs dryades, accompagnés de faunes et de satyres sortent des arbres et des thermes.

25 Vous, soin de ses sujets, sa plus charmante étude,
Héroïque souci, royale inquiétude,
Laissez le respirer, et souffrez qu'un moment
Son grand cœur s'abandonne au divertissement :
Vous le verrez demain, d'une force nouvelle ;
30 Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
Faire obéir les lois, partager les bienfaits,
Par ses propres conseils prévenir vos souhaits,
Maintenir l'univers dans une paix profonde,
Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
35 Qu'aujourd'hui tout lui plaise, et semble consentir
À l'unique dessein de le bien divertir.
Fâcheux, retirez-vous ; où s'il faut qu'on vous voie,

Que ce soit seulement pour exciter sa joie.

*La naïade emmène avec elle, pour la comédie, une partie des gens
qu'elle a fait paraître, pendant que le reste se met à danser au son
des hautbois qui se joignent aux violons.*

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Éraste, La Montagne.

ÉRASTE.

40 Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né,
 Pour être de fâcheux toujours assassiné !
 Il semble que partout le sort me les adresse,
 Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce ;
 Mais il n'est rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui ;
 J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui,
 45 Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
 Qui m'a pris à dîner de voir la comédie,
 Où, pensant m'égayer, j'ai misérablement
 Trouvé de mes péchés le rude châtiment.
 Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,
 50 Car je m'en sens encor tout ému de colère.
 J'étais sur le théâtre, en humeur d'écouter
 La pièce, qu'à plusieurs j'avais ouï vanter ;
 Les acteurs commençaient, chacun prêtait silence,
 Lorsque d'un air bruyant et plein d'extravagance,
 55 Un homme à grands canons est entré brusquement,
 En criant : « Holà-ho ! Un siège promptement ! »
 Et de son grand fracas surprenant l'assemblée,
 Dans le plus bel endroit a la pièce troublée.
 Hé ! Mon Dieu ! Nos Français, si souvent redressés,
 60 Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,
 Ai-je dit, et faut-il sur nos défauts extrêmes
 Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes,
 Et confirmions ainsi par des éclats de fous
 Ce que chez nos voisins on dit partout de nous ?
 65 Tandis que là-dessus je haussais les épaules,
 Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles ;
 Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas,
 Et traversant encor le théâtre à grands pas,
 Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
 70 Au milieu du devant il a planté sa chaise,
 Et de son large dos morguant les spectateurs,
 Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
 Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte ;
 Mais lui, ferme et constant, n'en a fait aucun compte,
 75 Et se serait tenu comme il s'était posé,
 Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.

Morguer : Regarder fixement un prisonnier, afin de le reconnaître. Signifie aussi, braver par des regards fiers, fixes et méprisants. [F]

"Ha ! Marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
 Comment te portes-tu ? Souffre que je t'embrasse."
 Au visage sur l'heure un rouge m'est monté
 80 Que l'on me vît connu d'un pareil éventé.
 Je l'étais peu pourtant ; mais on en voit paraître,
 De ces gens qui de rien veulent fort vous connaître,
 Dont il faut au salut les baisers essuyer,
 Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
 85 Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
 Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
 Chacun le maudissait ; et moi, pour l'arrêter :
 " Je serais, ai-je dit, bien aise d'écouter.
 - Tu n'as point vu ceci, marquis ? Ah ! Dieu me damne,
 90 Je le trouve assez drôle, et je n'y suis pas âne ;
 Je sais par quelles lois un ouvrage est parfait,
 Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait. "
 Là-dessus de la pièce il m'a fait un sommaire,
 Scène à scène averti de ce qui s'allait faire ;
 95 Et jusques à des vers qu'il en savait par coeur,
 Il me les récitait tout haut avant l'acteur.
 J'avais beau m'en défendre, il a poussé sa chance,
 Et s'est devers la fin levé longtemps d'avance ;
 Car les gens du bel air, pour agir galamment,
 100 Se gardent bien surtout d'ouïr le dénouement.
 Je rendais grâce au ciel, et croyais de justice
 Qu'avec la comédie eût fini mon supplice ;
 Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,
 Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché,
 105 M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
 Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
 Et de ce qu'à la cour il avait de faveur,
 Disant qu'à m'y servir il s'offrait de grand coeur.
 Je le remerciais doucement de la tête,
 110 Minutant à tous coups quelque retraite honnête ;
 Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé :
 " Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé ; "
 Et sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche :
 " Marquis, allons au cours faire voir ma calèche ; "
 115 Elle est bien entendue, et plus d'un Duc et Pair
 En fait à mon faiseur faire une du même air. "
 Moi de lui rendre grâce, et pour mieux m'en défendre,
 De dire que j'avais certain repas à rendre.
 " Ah ! Parbleu ! J'en veux être, étant de tes amis,
 120 Et manque au maréchal, à qui j'avais promis.
 - De la chère, ai-je fait, la dose est trop peu forte,
 Pour oser y prier des gens de votre sorte.
 - Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,
 Et j'y vais pour causer avec toi seulement ;
 125 Je suis des grands repas fatigué, je te jure.
 - Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure...
 - Tu te moques, marquis : nous nous connaissons tous,
 Et je trouve avec toi des passe-temps plus doux. "
 Je pestais contre moi, l'âme triste et confuse
 130 Du funeste succès qu'avait eu mon excuse,
 Et ne savais à quoi je devais recourir
 Pour sortir d'une peine à me faire mourir,
 Lorsqu'un carrosse fait de superbe manière,
 Et comblé de laquais et devant et derrière,

On lit "galèche" dans l'édition originale de 1662. Mot inconnu du Littré et du Dictionnaire Furetière. Très vraisemblablement calèche.

135 S'est avec un grand bruit devant nous arrêté,
D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
Mon importun et lui courant à l'embrassade
Ont surpris les passants de leur brusque incartade ;
Et tandis que tous deux étaient précipités
140 Dans les convulsions de leurs civilités,
Je me suis doucement esquivé sans rien dire,
Non sans avoir longtemps gémi d'un tel martyr,
Et maudit ce fâcheux, dont le zèle obstiné
M'ôtait au rendez-vous qui m'est ici donné.

LA MONTAGNE.

145 Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs de la vie :
Tout ne va pas, monsieur, au gré de notre envie.
Le ciel veut qu'ici-bas chacun ait ses fâcheux,
Et les hommes seraient sans cela trop heureux.

ÉRASTE.

150 Mais de tous mes fâcheux le plus fâcheux encore,
C'est Damis, le tuteur de celle que j'adore,
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
Et fait qu'en sa présence elle n'ose me voir.
Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise,
Et c'est dans cette allée où devait être Orphise.

LA MONTAGNE.

155 L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,
Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

ÉRASTE.

Il est vrai ; mais je tremble, et mon amour extrême
D'un rien se fait un crime envers celle que j'aime.

LA MONTAGNE.

160 Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,
Se fait vers votre objet un grand crime de rien,
Ce que son cœur pour vous sent de feux légitimes,
En revanche lui fait un rien de tous vos crimes.

ÉRASTE.

Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aimé ?

LA MONTAGNE.

Quoi ? Vous doutez encor d'un amour confirmé... ?

ÉRASTE.

165 Ah ! C'est malaisément qu'en pareille matière
Un cœur bien enflammé prend assurance entière ;
Il craint de se flatter, et dans ses divers soins,
Ce que plus il souhaite est ce qu'il croit le moins.
Mais songeons à trouver une beauté si rare.

LA MONTAGNE.

170 Monsieur, votre rabat par devant se sépare.

ÉRASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laissez-moi l'ajuster, s'il vous plaît.

ÉRASTE.

Ouf ! Tu m'étrangles, fat ; laisse-le comme il est.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne un peu...

ÉRASTE.

Sottise sans pareille !
Tu m'as d'un coup de dent presque emporté l'oreille.

LA MONTAGNE.

175 Vos canons...

ÉRASTE.

Laisse-les, tu prends trop de souci.

LA MONTAGNE.

Ils sont tout chiffonnés.

ÉRASTE.

Je veux qu'ils soient ainsi.

LA MONTAGNE.

Accordez-moi du moins, pour grâce singulière,
De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de poussière.

ÉRASTE.

Frotte donc, puisqu'il faut que j'en passe par là.

LA MONTAGNE.

180 Le voulez-vous porter fait comme le voilà ?

ÉRASTE.

Mon Dieu, dépêche-toi.

LA MONTAGNE.

Ce serait conscience.

ÉRASTE, après avoir attendu.

C'est assez.

LA MONTAGNE.

Donnez-vous un peu de patience.

ÉRASTE.

Il me tue.

LA MONTAGNE.

En quel lieu vous êtes-vous fourré ?

ÉRASTE.

T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé ?

LA MONTAGNE.

185 C'est fait.

ÉRASTE.

Donne-moi donc.

LA MONTAGNE, laissant tomber le chapeau.

Hai !

ÉRASTE.

Le voilà par terre :
Je suis fort avancé. Que la fièvre te serre !

LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups j'ôte...

ÉRASTE.

Il ne me plaît pas.
Au diantre tout valet qui vous est sur les bras,
Qui fatigue son maître, et ne fait que déplaire
190 À force de vouloir trancher du nécessaire !

SCÈNE II.

Orphise, Alcidor, Éraste, la Montagne.

Orphise traverse le fond du théâtre ; Alcidor lui donne la main.

ÉRASTE.

Mais vois-je pas Orphise ? Oui, c'est elle qui vient.
Où va-t-elle si vite, et quel homme la tient ?

Il la salue comme elle passe, et elle, en passant, détourne la tête.

SCÈNE III.

Éraste, la Montagne.

ÉRASTE.

Quoi ? Me voir en ces lieux devant elle paraître,
Et passer en feignant de ne me pas connaître !
195 Que croire ? Qu'en dis-tu ? Parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je ne dis rien, de peur d'être fâcheux.

ÉRASTE.

Et c'est l'être en effet que de ne me rien dire
Dans les extrémités d'un si cruel martyr.
Fais donc quelque réponse à mon coeur abattu.
200 Que dois-je présumer ? Parle, qu'en penses-tu ?
Dis-moi ton sentiment.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je veux me taire,
Et ne désire point trancher du nécessaire.

ÉRASTE.

Peste l'impertinent ! Va-t'en suivre leurs pas,
Vois ce qu'ils deviendront, et ne les quitte pas.

LA MONTAGNE, revenant sur ses pas.

205 Il faut suivre de loin ?...

ÉRASTE.

Oui.

LA MONTAGNE, revenant sur ses pas.

Sans que l'on me voie
Ou faire aucun semblant qu'après eux on m'envoie ?

ÉRASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis
Que par mon ordre exprès ils sont de toi suivis.

LA MONTAGNE, revenant sur ses pas.

Vous trouverai-je ici ?

ÉRASTE.

210 Que le ciel te confonde,
Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux du monde !

La Montagne s'en va.

SCÈNE IV.

ÉRASTE.

Ah ! Que je sens de trouble, et qu'il m'eût été doux
Qu'on me l'eût fait manquer, ce fatal rendez-vous !
Je pensais y trouver toutes choses propices,
Et mes yeux pour mon coeur y trouvent des supplices.

SCÈNE V.

Lisandre, Éraste.

LISANDRE.

215 Sous ces arbres, de loin, mes yeux t'ont reconnu,
Cher marquis, et d'abord je suis à toi venu.
Comme à de mes amis, il faut que je te chante
Certain air que j'ai fait de petite courante,
220 Qui de toute la cour contente les experts,
Et sur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.
J'ai le bien, la naissance, et quelque emploi passable,
Et fais figure en France assez considérable ;
Mais je ne voudrais pas, pour tout ce que je suis,
N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis.

Il prélude.

225 La, la, hem, hem, écoute avec soin, je te prie.

Il chante sa courante.

N'est-elle pas belle ?

ÉRASTE.

Ah !

LISANDRE.

Cette fin est jolie.

Il rechante la fin quatre ou cinq fois de suite.

Comment la trouves-tu ?

ÉRASTE.

Fort belle assurément.

LISANDRE.

Les pas que j'en ai faits n'ont pas moins d'agrément,
Et surtout la figure a merveilleuse grâce.

Il chante, parle et danse tout ensemble, et fait faire à Éraste les figures de la femme.

230 Tiens, l'homme passe ainsi ; puis la femme repasse ;
Ensemble ; puis on quitte, et la femme vient là.
Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà ?
Ce fleuret ? Ces coupés courant après la belle ?
Dos à dos ; face à face, en se pressant sur elle.

Après avoir achevé.

235 Que t'en semble, marquis ?

ÉRASTE.

Tous ces pas là sont fins.

LISANDRE.

Je me moque, pour moi, des maîtres baladins.

ÉRASTE.

On le voit.

LISANDRE.

Les pas donc... ?

ÉRASTE.

N'ont rien qui ne surprenne.

LISANDRE.

Veux-tu, par amitié, que je te les apprenne ?

ÉRASTE.

Ma foi, pour le présent, j'ai certain embarras...

LISANDRE.

240 Eh bien ! Donc, ce sera lorsque tu le voudras.
Si j'avais dessus moi ces paroles nouvelles,
Nous les lirions ensemble, et verrions les plus belles.

ÉRASTE.

Une autre fois.

LISANDRE.

Adieu : Baptiste le très cher
N'a point vu ma courante, et je le vais chercher.
245 Nous avons pour les airs de grandes sympathies,
Et je veux le prier d'y faire des parties.

Il s'en va chantant toujours.

SCÈNE VI.

ÉRASTE.

Ciel ! Faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,
De cent sots tous les jours nous oblige à souffrir,
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances
250 D'applaudir bien souvent à leurs impertinences ?

SCÈNE VII.

Éraste, La Montagne.

LA MONTAGNE.

Monsieur, Orphise est seule, et vient de ce côté.

ÉRASTE.

Ah ! D'un trouble bien grand je me sens agité :
J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine,
Et ma raison voudrait que j'eusse de la haine.

LA MONTAGNE.

255 Monsieur, votre raison ne sait ce qu'elle veut,
Ni ce que sur un cœur une maîtresse peut.
Bien que de s'emporter on ait de justes causes,
Une belle d'un mot rajuste bien des choses.

ÉRASTE.

260 Hélas ! Je te l'avoue, et déjà cet aspect
À toute ma colère imprime le respect.

Courante : Pièce de Musique d'une mesure triple ou mouvement ternaire. Elle commence et finit, quand celui qui bat la mesure baise la main ; au contraire de la sarabande qui finit ordinairement quand il la lève. C'est la plus commun de toutes les danses qu'on pratique en France, qui se fait d'un temps, d'un pas, d'un balancement, et d'un coupé.
[L]

SCÈNE VIII.
Orphise, Éraste, La Montagne.

ORPHISE.

Votre front à mes yeux montre peu d'allégresse :
Serait-ce ma présence, Éraste, qui vous blesse ?
Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? Et sur quels déplaisirs,
Lorsque vous me voyez, poussez-vous des soupîrs ?

ÉRASTE.

265 Hélas ! Pouvez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon coeur la tristesse mortelle ?
Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait ?
Celui dont l'entretien vous a fait à ma vue
270 Passer...

ORPHISE, riant.

C'est de cela que votre âme est émue ?

ÉRASTE.

Insultez, inhumaine, encore à mon malheur.
Allez, il vous sied mal de railler ma douleur,
Et d'abuser, ingrate, à maltraiter ma flamme,
Du faible que pour vous vous savez qu'a mon âme.

ORPHISE.

275 Certes il en faut rire, et confesser ici
Que vous êtes bien fou de vous troubler ainsi.
L'homme dont vous parlez, loin qu'il puisse me plaire,
Est un homme fâcheux dont j'ai su me défaire,
Un de ces importuns et sots officieux
280 Qui ne sauraient souffrir qu'on soit seule en des lieux,
Et viennent aussitôt avec un doux langage
Vous donner une main contre qui l'on enrage.
J'ai feint de m'en aller pour cacher mon dessein,
Et jusqu'à mon carrosse il m'a prêté la main ;
285 Je m'en suis promptement défaite de la sorte,
Et j'ai pour vous trouver rentré par l'autre porte.

ÉRASTE.

À vos discours, Orphise, ajouterai-je foi,
Et votre coeur est-il tout sincère pour moi ?

ORPHISE.

290 Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles,
Quand je me justifie à vos plaintes frivoles.
Je suis bien simple encore, et ma sottise bonté...

ÉRASTE.

Ah ! Ne vous fâchez pas, trop sévère beauté ;
Je veux croire en aveugle, étant sous votre empire,
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
295 Trompez, si vous voulez, un malheureux amant :
J'aurai pour vous respect jusques au monument.
Maltraitez mon amour, refusez-moi le vôtre,
Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre ;
Où, je souffrirai tout de vos divins appas :
300 J'en mourrai ; mais enfin je ne m'en plaindrai pas.

ORPHISE.

Quand de tels sentiments régneront dans votre âme,
Je saurai de ma part...

SCÈNE IX.

Alcandre, Orphise, Éraste, La Montagne.

ALCANDRE, à Orphise.

Marquis, un mot. Madame,
De grâce, pardonnez si je suis indiscret,
En osant, devant vous, lui parler en secret.

Orphise sort.

SCÈNE X.

Alcandre, Éraste, La Montagne.

ALCANDRE.

305 Avec peine, marquis, je te fais la prière ;
Mais un homme vient là de me rompre en visièr,
Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure de ma part tu l'aïlles appeler :
Tu sais qu'en pareil cas ce serait avec joie
310 Que je te le rendrais en la même monnaie.

ÉRASTE, après avoir un peu demeuré sans parler.

Je ne veux point ici faire le capitain ;
Mais on m'a vu soldat avant que courtisan ;
J'ai servi quatorze ans, et je crois être en passe
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grâce,
315 Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté
Le refus de mon bras me puisse être imputé.
Un duel met les gens en mauvaise posture,
Et notre roi n'est pas un monarque en peinture :
Il sait faire obéir les plus grands de l'état,
320 Et je trouve qu'il fait en digne potentat.

Quand il faut le servir, j'ai du coeur pour le faire ;
Mais je ne m'en sens point quand il faut lui déplaire ;
Je me fais de son ordre une suprême loi :
Pour lui désobéir, cherche un autre que moi.
325 Je te parle, vicomte, avec franchise entière,
Et suis ton serviteur en toute autre matière.
Adieu.

SCÈNE XI.
Éraste, La Montagne.

ÉRASTE.

Cinquante fois au diable les fâcheux !
Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux ?

LA MONTAGNE.

Je ne sais.

ÉRASTE.

Pour savoir où la belle est allée,
330 Va-t'en chercher partout : j'attends dans cette allée.

BALLET DU PREMIER ACTE.

Première Entrée.

Des joueurs de mail, en criant gare, obligent Éraste à se retirer.

Seconde Entrée.

Après que les joueurs de Mail ont fini, Éraste revient pour attendre Orphise. Ses curieux tournent autour de lui pour le connaître, et font qu'il se retire encore pour un moment.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE.

Mes fâcheux à la fin se sont-ils écartés ?
Je pense qu'il en pleut ici de tous côtés.
Je les fuis, et les trouve ; et pour second martyr,
Je ne saurais trouver celle que je désire.
335 Le tonnerre et la pluie ont promptement passé,
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé.
Plût au ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,
Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent !
Le soleil baisse fort, et je suis étonné
340 Que mon valet encor ne soit point retourné.

SCÈNE II.

Alcippe, Éraste.

ALCIPPE.

Bonjour.

ÉRASTE, à part.

Eh quoi ? Toujours ma flamme divertie !

ALCIPPE.

Console-moi, Marquis, d'une étrange partie
Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint-Bouvain,
À qui je donnerais quinze points et la main.
345 C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,
Et qui ferait donner tous les joueurs au diable,
Un coup assurément à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux ; l'autre a besoin d'un pic :
Je donne, il en prend six, et demande à refaire ;
350 Moi, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
Je porte l'As de Trèfle (admire mon malheur),
L'As, le Roi, le Valet, le Huit et Dix de Coeur,
Et quitte, comme au point allait la politique,
Dame et Roi de Carreau, Dix et Dame de Pique.
355 Sur mes cinq Coeurs portés la Dame arrive encor,

Qui me fait justement une quinte major.
Mais mon homme avec l'As, non sans surprise extrême,
Des bas Carreaux sur table étale une sixième.
J'en avais écarté la Dame avec le Roi ;
360 Mais lui fallant un Pique, je sortis hors d'effroi,
Et croyais bien du moins faire deux points uniques.
Avec les sept Carreaux il avait quatre Piques,
Et jetant le dernier, m'a mis dans l'embarras
De ne savoir lequel garder de mes deux As.
365 J'ai jeté l'As de Coeur, avec raison, me semble ;
Mais il avait quitté quatre Trèfles ensemble,
Et par un six de Coeur je me suis vu capot,
Sans pouvoir, de dépit, préférer un seul mot.
Morbleu ! Fais-moi raison de ce coup effroyable :
375 À moins que l'avoir vu, peut-il être croyable ?

Fallant : participe présent du verbe
falloir qui n'existe pas.

ÉRASTE.

C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du sort.

ALCIPPE.

Parbleu ! Tu jugeras toi-même si j'ai tort,
Et si c'est sans raison que ce coup me transporte ;
Car voici nos deux jeux, qu'exprès sur moi je porte.
375 Tiens, c'est ici mon port, comme je te l'ai dit,
Et voici...

ÉRASTE.

J'ai compris le tout par ton récit,
Et vois de la justice au transport qui t'agite ;
Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte :
Adieu. Console-toi pourtant de ton malheur.

ALCIPPE.

380 Qui moi ? J'aurai toujours ce coup-là sur le coeur,
Et c'est pour ma raison pis qu'un coup de tonnerre.
Je le veux faire, moi, voir à toute la terre.

Il s'en va, et prêt à rentrer, il dit par réflexion :

Un six de coeur ! Deux points !

ÉRASTE.

En quel lieu sommes-nous ?
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des fous.
385 Ah ! Que tu fais languir ma juste impatience !

SCÈNE III.
Éraste, La Montagne.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je n'ai pu faire une autre diligence.

ÉRASTE.

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle enfin ?

LA MONTAGNE.

Sans doute ; et de l'objet qui fait votre destin
J'ai, par un ordre exprès, quelque chose à vous dire.

ÉRASTE.

390 Et quoi ? Déjà mon coeur après ce mot soupire :
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaitez-vous de savoir ce que c'est ?

ÉRASTE.

Oui, dis vite.

LA MONTAGNE.

Monsieur, attendez, s'il vous plaît.
Je me suis, à courir, presque mis hors d'haleine.

ÉRASTE.

Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine ?

LA MONTAGNE.

395 Puisque vous désirez de savoir promptement
L'ordre que j'ai reçu de cet objet charmant,
Je vous dirai... Ma foi, sans vous vanter mon zèle,
J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle ;
Et si...

ÉRASTE.

Peste soit fait de tes digressions !

LA MONTAGNE.

400 Ah ! Il faut modérer un peu ses passions ;
Et Sénèque...

ÉRASTE.

Sénèque est un sot dans ta bouche,
Puisqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
Dis-moi ton ordre, tôt.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,
Votre Orphise... Une bête est là dans vos cheveux.

ÉRASTE.

405 Laisse.

LA MONTAGNE.

Cette beauté de sa part vous fait dire...

ÉRASTE.

Quoi ?

LA MONTAGNE.

Devinez.

ÉRASTE.

Sais-tu que je ne veux pas rire ?

LA MONTAGNE.

410 Son ordre est qu'en ce lieu vous devez vous tenir,
Assuré que dans peu vous l'y verrez venir,
Lorsqu'elle aura quitté quelques provinciales,
Aux personnes de cour fâcheuses animales.

ÉRASTE.

Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir.
Mais, puisque l'ordre ici m'offre quelque loisir,
Laisse-moi méditer.

La Montagne sort.

J'ai dessein de lui faire
Quelques vers sur un air où je la vois se plaire.

Il se promène en rêvant.

SCÈNE IV.

Orante, Climène, Éraste, dans un coin du théâtre sans être aperçu.

ORANTE.

415 Tout le monde sera de mon opinion.

CLIMÈNE.

Croyez-vous l'emporter par obstination ?

ORANTE.

Je pense mes raisons meilleures que les vôtres.

CLIMÈNE.

Je voudrais qu'on ouït les unes et les autres.

ORANTE, apercevant Éraste.

420 J'avise un homme ici qui n'est pas ignorant :
Il pourra nous juger sur notre différend.
Marquis, de grâce, un mot : souffrez qu'on vous appelle
Pour être entre nous deux juges d'une querelle,
D'un débat qu'ont ému nos divers sentiments
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amants.

ÉRASTE.

425 C'est une question à vider difficile,
Et vous devez chercher un juge plus habile.

ORANTE.

Non : vous nous dites là d'inutiles chansons ;
Votre esprit fait du bruit, et nous vous connaissons :
Nous savons que chacun vous donne à juste titre...

ÉRASTE.

430 Hé ! De grâce...

ORANTE.

En un mot, vous serez notre arbitre :
Et ce sont deux moments qu'il vous faut nous donner.

CLIMÈNE, à Orante.

Vous, retenez ici qui vous doit condamner ;
Car enfin, s'il est vrai ce que j'en ose croire,
Monsieur à mes raisons donnera la victoire.

ÉRASTE, à Orante.

435 Que ne puis-je à mon traître inspirer le souci
D'inventer quelque chose à me tirer d'ici !

ORANTE, à Climène.

Pour moi, de son esprit j'ai trop bon témoignage,
Pour craindre qu'il prononce à mon désavantage.

À Éraste.

440 Enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous,
Est de savoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.

CLIMÈNE.

Ou, pour mieux expliquer ma pensée et la vôtre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

ORANTE.

Pour moi, sans contredit, je suis pour le dernier.

CLIMÈNE.

Et dans mon sentiment, je tiens pour le premier.

ORANTE.

445 Je crois que notre coeur doit donner son suffrage
À qui fait éclater du respect davantage.

CLIMÈNE.

Et moi, que si nos voeux doivent paraître au jour,
C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE.

450 Oui ; mais on voit l'ardeur dont une âme est saisie
Bien mieux dans le respect que dans la jalousie.

CLIMÈNE.

Et c'est mon sentiment, que qui s'attache à nous
Nous aime d'autant plus qu'il se montre jaloux.

ORANTE.

455 Fi ! Ne me parlez point, pour être amants, Climène,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et qui, pour tous respects et toute offre de voeux,
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux ;
Dont l'âme, que sans cesse un noir transport anime,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime,
460 En soumet l'innocence à son aveuglement,
Et veut sur un coup d'oeil un éclaircissement ;
Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussitôt qu'il naît de leur présence,
Et lorsque dans nos yeux brille un peu d'enjouement,
Veulent que leurs rivaux en soient le fondement ;
465 Enfin, qui prenant droit des fureurs de leur zèle,
Ne vous parlent jamais que pour faire querelle,
Osent défendre à tous l'approche de nos coeurs,

Fi : Particule qui sert à faire une exclamation pour témoigner le mépris, la haine, l'aversion qu'on a pour quelque personne ou quelque chose.
[F]

Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moi, je veux des amants que le respect inspire,
470 Et leur soumission marque mieux notre empire.

CLIMÈNE.

Fi ! Ne me parlez point, pour être vrais amants,
De ces gens qui pour nous n'ont nuls emportements,
De ces tièdes galants, de qui les coeurs paisibles
Tiennent déjà pour eux les choses infaillibles,
475 N'ont point peur de nous perdre, et laissent chaque jour
Sur trop de confiance endormir leur amour,
Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,
Et laissent un champ libre à leur persévérance.
Un amour si tranquille excite mon courroux.
480 C'est aimer froidement que n'être point jaloux ;
Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa flamme,
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son âme,
Et par de prompts transports donne un signe éclatant
De l'estime qu'il fait de celle qu'il prétend.
485 On s'applaudit alors de son inquiétude,
Et s'il nous fait parfois un traitement trop rude,
Le plaisir de le voir, soumis à nos genoux,
S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
Ses pleurs, son désespoir d'avoir pu nous déplaire,
490 Est un charme à calmer toute notre colère.

ORANTE.

Si pour vous plaire il faut beaucoup d'emportement,
Je sais qui vous pourrait donner contentement ;
Et je connais des gens dans Paris plus de quatre
Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre.

CLIMÈNE.

495 Si pour vous plaire il faut n'être jamais jaloux,
Je sais certaines gens fort commodes pour vous,
Des hommes en amour d'une humeur si souffrante,
Qu'ils vous verraient sans peine entre les bras de trente.

ORANTE.

Enfin par votre arrêt vous devez déclarer
500 Celui de qui l'amour vous semble à préférer.

*Orphise paraît dans le fond du théâtre, et voir Éraсте entre Orante et
Climène.*

ÉRASTE.

Puisqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis défaire,
Toutes deux à la fois je vous veux satisfaire ;
Et pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,
Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien mieux.

CLIMÈNE.

505 L'arrêt est plein d'esprit ; mais...

ÉRASTE.

Suffit, j'en suis quitte.
Après ce que j'ai dit, souffrez que je vous quitte.

SCÈNE V.
Orphise, Éraste.

ÉRASTE, apercevant Orphise, et allant au devant d'elle.

Que vous tardez, madame, et que j'éprouve bien... !

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas un si doux entretien.
À tort vous m'accusez d'être trop tard venue,

Montrant Orante et Climène qui viennent de sortir.

510 Et vous avez de quoi vous passer de ma vue.

ÉRASTE.

Sans sujet contre moi voulez-vous vous aigrir,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir ?
Ha ! De grâce, attendez...

ORPHISE.

Laissez-moi, je vous prie,
Et courez vous rejoindre à votre compagnie.

Elle sort.

SCÈNE VI.

ÉRASTE.

515 Ciel ! Faut-il qu'aujourd'hui fâcheuses et fâcheux
Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux !
Mais allons sur ses pas, malgré sa résistance,
Et faisons à ses yeux briller notre innocence.

SCÈNE VII.

Dorante, Éraste.

DORANTE.

520 Ha ! Marquis, que l'on voit de fâcheux, tous les jours,
Venir de nos plaisirs interrompre le cours !
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse,
Qu'un fat... C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

ÉRASTE.

Je cherche ici quelqu'un, et ne puis m'arrêter.

DORANTE, le retenant.

Parbleu, chemin faisant, je te le veux conter.
525 Nous étions une troupe assez bien assortie,
Qui pour courir un cerf avions hier fait partie ;
Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,
C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
530 Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même ;
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf qu'un chacun nous disait cerf dix-cors ;
Mais moi, mon jugement, sans qu'aux marques j'arrête,
Fut qu'il n'était que cerf à sa seconde tête.
535 Nous avons, comme il faut, séparé nos relais,
Et déjeunions en hâte avec quelques oeufs frais,
Lorsqu'un franc campagnard, avec longue rapière,
Montant superbement sa jument poulinière,
Qu'il honorait du nom de sa bonne jument,
540 S'en est venu nous faire un mauvais compliment,
Nous présentant aussi, pour surcroît de colère,
Un grand benêt de fils aussi sot que son père.
Il s'est dit grand chasseur, et nous a priés tous
Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.
545 Dieu préserve, en chassant, toute sage personne
D'un porteur de huchet qui mal à propos sonne,
De ces gens qui, suivis de dix hourets galeux,
Disent "ma meute", et font les chasseurs merveilleux !
Sa demande reçue et ses vertus prisées,
550 Nous avons été tous frapper à nos brisées.
À trois longueurs de trait, tayaut ! Voilà d'abord
Le cerf donné aux chiens. J'appuie, et sonne fort.

Houret : Mauvais chien de chasse.
Molière raille ces chasseurs qui suivis
de dix hourets galeux, disent ma
meute. [F]

Justaucorps : Habit d'homme, qui descend jusqu'aux genoux, et qui serre le corps, d'où lui est venu son nom.
[FC]

555 Mon cerf débuche, et passe une assez longue plaine,
Et mes chiens après lui, mais si bien en haleine,
Qu'on les aurait couverts tous d'un seul justaucorps.
Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors
La vieille meute ; et moi, je prends en diligence
Mon cheval alezan. Tu l'as vu ?

ÉRASTE.

Non, je pense.

DORANTE.

560 Comment ? C'est un cheval aussi bon qu'il est beau,
Et que ces jours passés j'achetai de Gaveau.
Je te laisse à penser si sur cette matière
Il voudrait me tromper, lui qui me considère :
Aussi je m'en contente ; et jamais, en effet,
Il n'a vendu cheval ni meilleur ni mieux fait :
565 Une tête de barbe, avec l'étoile nette ;
L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite ;
Point d'épaules non plus qu'un lièvre ; court-jointé,
Et qui fait dans son port voir sa vivacité ;
Des pieds, morbleu ! Des pieds ! Le rein double (à vrai dire,
570 J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire ;
Et sur lui, quoique aux yeux il montrât beau semblant,
Petit-Jean de Gaveau ne montait qu'en tremblant),
Une croupe en largeur à nulle autre pareille,
Et des gigots, Dieu sait ! Bref, c'est une merveille ;
575 Et j'en ai refusé cent pistoles, crois-moi,
Au retour d'un cheval amené pour le roi.
Je monte donc dessus, et ma joie était pleine
De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine ;
Je pousse, et je me trouve en un fort à l'écart.
580 À la queue de nos chiens, moi seul avec Drécar.
Une heure là dedans notre cerf se fait battre.
J'appuie alors mes chiens, et fais le diable à quatre ;
Enfin jamais chasseur ne se vit plus joyeux.
Je le relance seul, et tout allait des mieux,
585 Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre :
Une part de mes chiens se sépare de l'autre,
Et je les vois, marquis, comme tu peux penser,
Chasser tous avec crainte, et Finaut balancer.
Il se rabat soudain, dont j'eus l'âme ravie ;
590 Il empaume la voie ; et moi, je sonne et crie :
« À Finaut ! À Finaut ! » J'en revois à plaisir
Sur une taupinière, et résonne à loisir.
Quelques chiens revenaient à moi, quand pour disgrâce
Le jeune cerf, marquis, à mon campagnard passe.
595 Mon étourdi se met à sonner comme il faut,
Et crie à pleine voix « Tayaut ! Tayaut ! Tayaut ! »
Mes chiens me quittent tous, et vont à ma pécore ;
J'y pousse, et j'en revois dans le chemin encore ;
Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jeté l'oeil,
600 Que je connus le change et sentis un grand deuil.
J'ai beau lui faire voir toutes les différences
Des pincés de mon cerf et de ses connaissances,
Il me soutient toujours, en chasseur ignorant,
Que c'est le cerf de meute ; et par ce différend

Gaveau : est un célèbre marchand de chevaux de l'époque.

Drécar : était un célèbre piqueur.

605 Il donne temps aux chiens d'aller loin. J'en enrage,
Et pestant de bon coeur contre le personnage,
Je pousse mon cheval et par haut et par bas,
Qui pliait des gaulis aussi gros que les bras :
Je ramène les chiens à ma première voie,
610 Qui vont, en me donnant une excessive joie,
Requérir notre cerf, comme s'ils l'eussent vu.
Ils le relancent ; mais ce coup est-il prévu ?
À te dire le vrai, cher marquis, il m'assomme :
Notre cerf relancé va passer à notre homme,
615 Qui croyant faire un trait de chasseur fort vanté,
D'un pistolet d'arçon qu'il avait apporté
Lui donne justement au milieu de la tête,
Et de fort loin me crie : « Ah ! J'ai mis bas la bête ! »
A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu !
620 Pour courre un cerf ? Pour moi, venant dessus le lieu,
J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,
Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,
Et m'en suis revenu chez moi toujours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

ÉRASTE.

625 Tu ne pouvais mieux faire, et ta prudence est rare ;
C'est ainsi des fâcheux qu'il faut qu'on se sépare.
Adieu.

DORANTE.

Quand tu voudras, nous irons quelque part,
Où nous ne craignons point de chasseur campagnard.

ÉRASTE, seul.

630 Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai patience.
Cherchons à m'excuser avec diligence.

BALLET DU SECOND ACTE.

Première entrée.

Des loueurs de boule l'arrêtent pour mesure un coup, dont ils font une dispute. Il se défait d'eux avec peine, et leur laisse danser un pas, composé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce lieu.

Deuxième entrée.

Des petits frondeurs les viennent interrompre qui sont chassés en suite.

Troisième entrée.

Par les savetiers, et des savetières, leurs pères, et autres qui sont aussi chassés à leur tour.

Quatrième entrée.

Par un jardinier qui danse seul, et se retire pour faire place au troisième acte.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Éraste, La Montagne.

ÉRASTE.

Il est vrai, d'un côté, mes soins ont réussi,
Cet adorable objet enfin s'est adouci ;
Mais, d'un autre, on m'accable, et les astres sévères
Ont contre mon amour redoublé leurs colères.
635 Oui, Damis, son tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppose aux plus doux de mes vœux,
À son aimable nièce a défendu ma vue,
Et veut d'un autre époux la voir demain pourvue.
Orphise toutefois, malgré son désaveu,
640 Daigne accorder ce soir une grâce à mon feu ;
Et j'ai fait consentir l'esprit de cette belle
À souffrir qu'en secret je la visse chez elle.
L'amour aime surtout les secrètes faveurs ;
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs ;
645 Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorsqu'il est défendu, devient grâce suprême.
Je vais au rendez-vous : c'en est l'heure à peu près ;
Puis je veux m'y trouver plutôt avant qu'après.

LA MONTAGNE.

Suivrai-je vos pas ?

ÉRASTE.

650 Non : je craindrais que peut-être
À quelques yeux suspects tu me fisses connaître.

LA MONTAGNE.

Mais...

ÉRASTE.

Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE.

Je dois suivre vos lois ;
Mais au moins si de loin...

ÉRASTE.

Te tairas-tu, vingt fois ?
Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode
De te rendre à toute heure un valet incommode ?

SCÈNE II.
Caritidès, Éraste.

CARITIDÈS.

655 Monsieur, le temps répugne à l'honneur de vous voir :
Le matin est plus propre à rendre un tel devoir ;
Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile,
Car vous dormez toujours, ou vous êtes en ville :
Au moins, messieurs vos gens me l'assurent ainsi ;
660 Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.
Encore est-ce un grand heur dont le destin m'honore,
Car deux moments plus tard, je vous manquais encore.

ÉRASTE.

Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moi ?

CARITIDÈS.

665 Je m'acquitte, monsieur, de ce que je vous dois,
Et vous viens... Excusez l'audace qui m'inspire
Si...

ÉRASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire ?

CARITIDÈS.

Comme le rang, l'esprit, la générosité,
Que chacun vante en vous...

ÉRASTE.

Oui, je suis fort vanté.
Passons, monsieur.

CARITIDÈS.

Monsieur, c'est une peine extrême
670 Lorsqu'il faut à quelqu'un se produire soi-même ;
Et toujours près des grands on doit être introduit
Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit,
Dont la bouche écoutée avec poids débite
Ce qui peut faire voir notre petit mérite.
675 Enfin j'aurais voulu que des gens bien instruits
Vous eussent pu, monsieur, dire ce que je suis.

ÉRASTE.

Je vois assez, monsieur, ce que vous pouvez être,
Et votre seul abord le peut faire connaître.

CARITIDÈS.

680 Oui, je suis un savant charmé de vos vertus,
Non pas de ces savants dont le nom n'est qu'en us :
Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine ;
Ceux qu'on habille en grec ont bien meilleure mine ;
Et pour en avoir un qui se termine en es,
Je me fais appeler monsieur Caritidès.

Us : Terme de pratique, qui ne se dit qu'avec le mot coutumes, dont il est le synonyme. C'est la manière ordinaire d'agir qui a passé en force de loi. [F]

ÉRASTE.

685 Monsieur Caritidès soit. Qu'avez-vous à dire ?

CARITIDÈS.

C'est un placet, monsieur, que je voudrais vous lire,
Et que, dans la posture où vous met votre emploi,
J'ose vous conjurer de présenter au roi.

ÉRASTE.

Hé ! Monsieur, vous pouvez le présenter vous-même.

CARITIDÈS.

690 Il est vrai que le roi fait cette grâce extrême ;
Mais par ce même excès de ses rares bontés,
Tant de méchants placets, monsieur, sont présentés,
Qu'ils étouffent les bons ; et l'espoir où je fonde,
Est qu'on donne le mien quand le prince est sans monde.

Placet : requête abrégée, ou prière qu'on présente au roi, aux ministres, ou aux juges pour leur demander quelque grâce, quelque audience, pour quelque recommandation. [F]

ÉRASTE.

695 Eh bien ! Vous le pouvez, et prendre votre temps.

CARITIDÈS.

Ah ! Monsieur, les huissiers sont de terribles gens !
Ils traitent les savants de faquins à nasardes,
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.
Les mauvais traitements qu'il me faut endurer
700 Pour jamais de la cour me feraient retirer,
Si je n'avais conçu l'espérance certaine
Qu'auprès de notre roi vous serez mon mécène.
Oui, votre crédit m'est un moyen assuré...

Nasardes : chiquenaude que l'on donne sur le bout du nez. On dit d'un homme ridicule, et faible, qu'il a le nez à camouflets ou à nasardes. [F]

ÉRASTE.

Eh bien ! Donnez-moi donc : je le présenterai.

CARITIDÈS.

705 Le voici ; mais au moins oyez-en la lecture.

ÉRASTE.

Non...

CARITIDÈS.

C'est pour être instruit : monsieur, je vous conjure.

AU ROI.

« Sire,

Votre très humble, très obéissant, très fidèle et très savant sujet et serviteur, Caritidès, français de nation, grec de profession, ayant considéré les grands et notables abus qui se commettent aux inscriptions des enseignes des maisons, boutiques, cabarets, jeux de boule, et autres lieux de votre bonne ville de Paris, en ce que certains ignorants compositeurs desdites inscriptions renversent, par une barbare, pernicieuse et détestable orthographe, toute sorte de sens et raison, sans aucun égard d'étymologie, analogie, énergie, ni allégorie quelconque, au grand scandale de la république des lettres, et de la nation française, qui se décrie et déshonore par lesdits abus et fautes grossières envers les étrangers, et notamment envers les Allemands, curieux lecteurs et inspectateurs desdites

Inscriptions,... »

ÉRASTE.

Ce placet est fort long, et pourrait bien fâcher...

CARITIDÈS.

Ah ! Monsieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

Caritidès continue.

« ... Supplie humblement votre majesté de créer, pour le bien de son état et la gloire de son empire, une charge de contrôleur, intendant, correcteur, réviseur, et restaurateur général desdites inscriptions, et d'icelle honorer le suppliant, tant en considération de son rare et éminent savoir, que des grands et signalés services qu'il a rendus à l'État et à votre majesté en faisant l'anagramme de votre dite majesté en français, latin, grec, hébreu, syriaque, chaldéen, arabe... »

ÉRASTE, l'interrompant.

Fort bien. Donnez-le vite, et faites la retraite :
710 Il sera vu du roi ; c'est une affaire faite.

CARITIDÈS.

Hélas ! Monsieur, c'est tout que montrer mon placet.

Acrostiche : Sorte de poésie disposée de telle façon, que chacun des vers commence par une lettre qui fait partie d'un nom qu'on écrit de travers dans la marge. [F]

Si le roi le peut voir, je suis sûr de mon fait ;
Car comme sa justice en toute chose est grande,
Il ne pourra jamais refuser ma demande.
715 Au reste, pour porter au ciel votre renom,
Donnez-moi par écrit votre nom et surnom ;
J'en veux faire un poème en forme d'acrostiche
Dans les deux bouts du vers et dans chaque hémistiche. | Hémistiche : La moitié d'un vers. [F]

ÉRASTE.

Oui, vous l'aurez demain, monsieur Caritidès.

Seul.

720 Ma foi, de tels savants sont des ânes bien faits.
J'aurais dans d'autres temps bien ri de sa sottise.

SCÈNE III.

Ormin, Éraste.

ORMIN.

Bien qu'une grande affaire en ce lieu me conduise,
J'ai voulu qu'il sortît avant que vous parler.

ÉRASTE.

Fort bien ; mais dépêchons, car je veux m'en aller.

ORMIN.

725 Je me doute à peu près que l'homme qui vous quitte
Vous a fort ennuyé, monsieur, par sa visite :
C'est un vieux importun, qui n'a pas l'esprit sain,
Et pour qui j'ai toujours quelque défaite en main.
Au Mail, à Luxembourg et dans les Tuileries,
730 Il fatigue le monde avec ses rêveries ;
Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien
De tous ces savants qui ne sont bons à rien.
Pour moi, je ne crains pas que je vous importune,
Puisque je viens, monsieur, faire votre fortune.

ÉRASTE, bas, à part.

735 Voici quelque souffleur, de ces gens qui n'ont rien,
Et vous viennent toujours promettre tant de bien.

Haut.

Vous avez fait, monsieur, cette bénite pierre
Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre ?

ORMIN.

740 La plaisante pensée, hélas ! Où vous voilà !
Dieu me garde, monsieur, d'être de ces fous-là !
Je ne me repais point de visions frivoles,
Et je vous porte ici les solides paroles
D'un avis que pour vous je veux donner au roi,
Et que tout cacheté je conserve sur moi :

745 Non de ces sots projets, de ces chimères vaines,
Dont les surintendants ont les oreilles pleines ;
Non de ces gueux d'avis, dont les prétentions
Ne parlent que de vingt ou trente millions ;
Mais un qui, tous les ans, à si peu qu'on le monte,
750 En peut donner au roi quatre cents de bon conte,
Avec facilité, sans risque, ni soupçon,
Et sans fouler le peuple en aucune façon :
Enfin c'est un avis d'un gain inconcevable,
Et que du premier mot on trouvera faisable.
755 Oui, pourvu que par vous je puisse être poussé...

ÉRASTE.

Soit, nous en parlerons. Je suis un peu pressé.

ORMIN.

Si vous me promettiez de garder le silence,
Je vous découvrirais cet avis d'importance.

ÉRASTE.

Non, non, je ne veux point savoir votre secret.

ORMIN.

760 Monsieur, pour le trahir, je vous crois trop discret,
Et veux, avec franchise, en deux mots vous l'apprendre.
Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entendre.

*Après avoir regardé si personne ne l'écoute, il s'approche de l'oreille
d'Eraste.*

Cet avis merveilleux, dont je suis l'inventeur,
Est que...

ÉRASTE.

D'un peu plus loin, et pour cause, Monsieur.

ORMIN.

765 Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,
Que de ces ports de mer le roi tous les ans tire.
Or l'avis, dont encor nul ne s'est avisé,
Est qu'il faut de la France, et c'est un coup aisé,
En fameux ports de mer mettre toutes les côtes.
770 Ce serait pour monter à des sommes très hautes,
Et si...

ÉRASTE.

L'avis est bon, et plaira fort au roi.
Adieu : nous nous verrons.

ORMIN.

Au moins, appuyez-moi
Pour en avoir ouvert les premières paroles.

ÉRASTE.

Oui, oui.

ORMIN.

775 Si vous vouliez me prêter deux pistoles,
Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,
Monsieur...

ÉRASTE, donne deux louis à Ormin.

Oui, volontiers.

Seul.

Plût à Dieu qu'à ce prix
De tous les importuns je pusse me voir quitte !
Voyez quel contretemps prend ici leur visite !
Je pense qu'à la fin je pourrai bien sortir.
780 Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir ?

SCÈNE IV.

Filinte, Éraste.

FILINTE.

Marquis, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.

ÉRASTE.

Quoi ?

FILINTE.

Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.

ÉRASTE.

À moi ?

FILINTE.

785 Que te sert-il de le dissimuler ?
Je sais de bonne part qu'on t'a fait appeler ;
Et comme ton ami, quoi qu'il en réussisse,
Je te viens contre tous faire offre de service.

ÉRASTE.

Je te suis obligé ; mais crois que tu me fais...

FILINTE.

790 Tu ne l'avoueras pas ; mais tu sors sans valets.
Demeure dans la ville, ou gagne la campagne,
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

Pistole : Monnaie d'or étrangère battue en Espagne, et en quelques endroits d'Italie. La pistole est maintenant [XVIIème] d'une valeur de onze livres, et du poids des louis, et au même titre et remède. On dit qu'un homme a bien des pistoles pour dire qu'il est riche.

ÉRASTE.

Ah ! J'enrage !

FILINTE.

À quoi bon de te cacher de moi ?

ÉRASTE.

Je te jure, marquis, qu'on s'est moqué de toi.

FILINTE.

En vain tu t'en défends.

ÉRASTE.

Si d'aucun démêlé... ! Que le ciel me foudroie,

FILINTE.

Tu penses qu'on te croie ?

ÉRASTE.

795 Eh ! Mon Dieu, je te dis, et ne déguise point,
Que...

FILINTE.

Ne me crois pas dupe, et crédule à ce point.

ÉRASTE.

Veux-tu m'obliger ?

FILINTE.

Non.

ÉRASTE.

Laisse-moi, je te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, marquis.

ÉRASTE.

En certain lieu ce soir... Une galanterie

FILINTE.

800 En quel lieu que ce soit, je veux suivre tes pas. Je ne te quitte pas ;

ÉRASTE.

Parbleu ! Puisque tu veux que j'aie une querelle.
Je consens à l'avoir pour contenter ton zèle :
Ce sera contre toi, qui me fais enrager,
Et dont je ne me puis par douceur dégager.

FILINTE.

805 C'est fort mal d'un ami recevoir le service ;
Mais puisque je vous rends un si mauvais office,
Adieu : videz sans moi tout ce que vous aurez.

ÉRASTE.

Vous serez mon ami quand vous me quitterez.

Seul.

810 Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée !
Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.

SCÈNE V.

**Damis, L'Épine, Éraste, La Rivière et ses
compagnons.**

DAMIS, à part.

Quoi ? Malgré moi le traître espère l'obtenir ?
Ah ! Mon juste courroux le saura prévenir.

ÉRASTE, à part.

J'entrevois là quelqu'un sur la porte d'Orphise.
Quoi ? Toujours quelque obstacle aux feux qu'elle autorise !

DAMIS, à L'Épine.

815 Oui, j'ai su que ma nièce, en dépit de mes soins,
Doit voir ce soir chez elle Éraste sans témoins.

LA RIVIÈRE, à ses compagnons.

Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître ?
Approchons doucement, sans nous faire connaître.

DAMIS, à L'Épine.

820 Mais avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,
Il faut de mille coups percer son traître sein.
Va-t'en faire venir ceux que je viens de dire,
Pour les mettre en embûche aux lieux que je désire,
Afin qu'au nom d'Éraste on soit prêt à venger
825 Mon honneur, que ses feux ont l'orgueil d'outrager,
À rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle,
Et noyer dans son sang sa flamme criminelle.

LA RIVIÈRE, attaquant Damis avec ses compagnons.

Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
Traître, tu trouveras en nous à qui parler.

ÉRASTE.

830 Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me presse
De secourir ici l'oncle de ma maîtresse.

À Damis.

Je suis à vous, monsieur.

Il met l'épée à la main contre La Rivière et ses compagnons, qu'il met en fuite.

DAMIS, après leur fuite.

Ô ciel ! Par quel secours
D'un trépas assuré vois-je sauver mes jours ?
À qui suis-je obligé d'un si rare service ?

ÉRASTE, revenant.

Je n'ai fait, vous servant, qu'un acte de justice.

DAMIS.

835 Ciel ! Puis-je à mon oreille ajouter quelque foi ?
Est-ce la main d'Éraste... ?

ÉRASTE.

Oui, oui, Monsieur, c'est moi,
Trop heureux que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'avoir mérité votre haine.

DAMIS.

840 Quoi ? Celui dont j'avais résolu le trépas
Est celui qui pour moi vient d'employer son bras ?
Ah ! C'en est trop : mon coeur est contraint de se rendre ;
Et quoi que votre amour ce soir ait pu prétendre,
Ce trait si surprenant de générosité
Doit étouffer en moi toute animosité.
845 Je rougis de ma faute, et blâme mon caprice.
Ma haine trop longtemps vous a fait injustice ;
Et pour la condamner par un éclat fameux,
Je vous joins dès ce soir à l'objet de vos vœux.

SCÈNE VI.
Orphise, Damis, Éraste.

ORPHISE, venant avec un flambeau d'argent à la main.

Monsieur, quelle aventure a d'un trouble effroyable... ?

DAMIS.

850 Ma nièce, elle n'a rien que de très agréable,
Puisque après tant de vœux que j'ai blâmés en vous,
C'est elle qui vous donne Éraste pour époux.
Son bras a repoussé le trépas que j'évite,
Et je veux envers lui que votre main m'acquitte.

ORPHISE.

855 Si c'est pour lui payer ce que vous lui devez,
J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvés.

ÉRASTE.

Mon coeur est si surpris d'une telle merveille,
Qu'en ce ravissement je doute si je veille.

DAMIS.

860 Célébrons l'heureux sort dont vous allez jouir,
Et que nos violons viennent nous réjouir.

On frappe à la porte de Damis.

ÉRASTE.

Qui frappe là si fort ?

L'ÉPINE.

Monsieur, ce sont des masques,
Qui portent des crin-crins et des tambours de Basques.

Crin-crin : Terme très familier.
Mauvais violon. [L]

Les masques entrent, qui occupent toute la place.

ÉRASTE.

Quoi ? Toujours des fâcheux ! Holà ! Suisses, ici !
Qu'on me fasse sortir ces gredins que voici.

BALLET DU TROISIÈME ACTE.

Première Entrée.

*Des suisses avec des hallebardes chassent tous les masque fâcheux,
et se retirent ensuite pour laisser danser.*

Seconde Entrée.

Quatre bergers et une bergère ferment le divertissement.

FIN

EXTRAIT DU PRIVILÈGE DU ROI.

Par grâce et privilège du Roi donné à Paris le 5 février, signé BOUCHET : il est permis au sieur MOLIERE de faire imprimer une pièce de théâtre de sa composition, intitulée les Fâcheux, pendant l'espace de cinq années ; et défenses sont faites à tous autres de l'imprimer, sur peine de cinq cent livres d'amende, de tous dépens, dommages et intérêts, comme est porté plus amplement par les dites lettres.

Et ledit sieur de MOLIERE a cédé et transporté le droit du privilège à GUILLAUME DE LUYNE, Marchand libraire à Paris, pour en jouir le temps porté par icelui.

Et ledit de Luyne a fait part du présent privilège à Charles de Sercy, Jean Guignard, Claude Barbin, et Gabriel Quinet, pour en jouir conjointement.

Achevé d'imprimer le 18 février 1662. Registré sur le livre de la communauté le 13 février 1662. Signé DUBRAY, syndic. Les exemplaires ont été fournis.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].